

FIGURINES ÉGYPTIENNES

DE

L'ÉPOQUE ARCHAÏQUE

N° II

PAR

ÉDOUARD NAVILLE

Tirage à part du *Recueil de Travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes*. Vol. XXII.



PARIS

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

M DCCCC

FIGURINES ÉGYPTIENNES DE L'ÉPOQUE ARCHAÏQUE

PAR

ÉDOUARD NAVILLE

II'

(Avec six planches)

La riche collection du Rév. Mac Gregor, à Tamworth, m'a fourni d'autres figurines archaïques de divers genres, qui sont reproduites dans les planches I à V de ce mémoire.

Les premières, celles des planches I à III, sont très analogues à celles du Musée d'Athènes, mais elles sont en albâtre au lieu d'être en terre cuite. Elles sont au nombre de trois : une figure féminine, une figure masculine et un fragment qui n'est guère qu'une tête, mais qui appartenait à une figure féminine. Elles ont été achetées à Londres dans la vente d'une collection particulière; il est donc impossible d'avoir aucun renseignement sur leur provenance. Comme celles d'Athènes, ces trois figurines sont des vases, dont l'orifice est au sommet de la tête, l'anse étant formée par une tresse de cheveux qui aboutit au milieu du dos. L'orifice n'est pas à l'extrémité d'un cou; la bague plate, plus large que la tête, qui entoure l'orifice, est placée immédiatement sur le crâne.


Si l'on compare la plus grande des figures féminines à celle d'Athènes, on voit que la pose est la même, c'est encore une femme accroupie qui est près de mettre au monde; mais la figure d'albâtre est plus grossière que la terre cuite. Le modelé est moins prononcé; la personne est plus ramassée, elle a la tête dans les épaules, c'est à peine, quand elle est vue de profil, si l'on distingue un cou. Les mains ne sont pas simplement appliquées contre les jambes, elles tiennent un objet dont la forme rappelle une corne, et sur lequel nous aurons à revenir, je crois que c'est un emblème phallique. A première vue, on trouve à la figure d'albâtre un caractère plus archaïque qu'à la terre cuite¹.

La figure masculine qui est à côté est l'un de ces nains difformes, au buste

1. Voir *Recueil*, vol. XXI, p. 212.

2. Une terre cuite du même genre au Musée Britannique a aussi cet emblème entre les mains.

démotiquement développé, aux jambes atrophiées ou tordues, comme l'on en rencontre aussi parmi les statuettes d'ivoire (pl. V). Il est curieux de retrouver ces êtres dans des tombes, soit à l'état des figurines, soit sous forme de vases. Il semble donc que le défunt eût quelque raison particulière de les avoir auprès de lui.

J'ai attribué les deux figurines d'Athènes à l'époque que j'ai appelée thinite; d'abord, en raison de la nature de la terre cuite dont elles sont faites, qui me paraît fort semblable aux vases rouges de Negadeh. Puis, la pose, qui est celle de l'hiéroglyphe , la nudité complète de la figure féminine, tout cela me semble en harmonie avec ce que nous trouvons dans les tombes de l'époque primitive. Mais il va sans dire que dans cette attribution il y a encore une grande part d'incertitude, et je serais reconnaissant à mes savants confrères, qui ont, à ce sujet, des idées plus arrêtées que les miennes, de faire connaître quelles sont les raisons qui les portent à faire dater ces figures d'une époque beaucoup plus récente. MM. Petrie et Erman m'ont écrit l'un et l'autre qu'ils les plaçaient dans la XVIII^e dynastie. Je croirais volontiers qu'une figure comme celle du Musée de Turin, dont le caractère égyptien est beaucoup plus marqué, par exemple, par son collier à fleurs de lotus, peut appartenir à cette époque; mais je ne puis m'empêcher d'être frappé à quel point les figurines d'Athènes, et celles de la collection Mac Gregor diffèrent des objets de la XVIII^e dynastie, même des *oushebti* les plus grossières en terre cuite ou en bois, telles que celles que j'ai trouvées dans la nécropole de Ssedment. Il me paraît probable que, si elles sont d'époque relativement récente, s'il faut les ranger dans le Moyen ou le Nouvel-Empire, le type qu'elles représentent est cependant ancien, et que la tradition s'en est conservée depuis l'époque thinite jusqu'aux dynasties thébaines. Ce seraient non pas proprement des figures archaïques, mais des figures « archaisantes » imitant le type archaïque, et, dans ces imitations, il n'est pas douteux que les figures d'albâtre sont plus anciennes que les terres cuites.

Je ne puis m'empêcher de croire que ces vases en forme d'êtres humains se rattachent aux figures proprement dites en os ou en ivoire, du genre de celles que reproduisent les planches IV et V, où ont été rassemblés les plus beaux spécimens de la collection Mac Gregor. Les renseignements qui ont pu être obtenus relativement à la provenance de ces figurines indiquent Negadeh comme la localité où elles ont été trouvées par les fellahs, mais il n'est pas certain qu'elles proviennent toutes de la même tombe. Elles auraient été découvertes en même temps que d'autres qui sont maintenant au Musée Britannique, et qui ont un caractère archaïque semblable. En dépit de la différence qui existe entre plusieurs d'entre elles, surtout entre les figures féminines de la planche IV, je crois qu'on peut les classer dans la même époque, et si, comme cela est probable, elles ont toutes été trouvées dans le cimetière de Negadeh, il n'y a pas de raison de supposer qu'elles soient séparées par un long intervalle de temps.

Les figures féminines nous font penser aux petites idoles en ivoire trouvées à Nimroud¹, ou à celles qui viennent de Chypre et de Sardaigne², ou encore à ces idoles


1. PERROT et CHIZEZ, II, fig. 231, 232.

2. Id., III, fig. 291, 321, etc.

d'ivoire ou de bronze de l'époque du Dipylon, qui sont aussi complètement nues¹.

On a beaucoup discuté sur ces figures, sur leur nature et sur le but pour lequel elles ont été déposées à côté du défunt. L'opinion qui semble prévaloir a été développée par M. Perrot, à propos des idoles mycéniennes². D'après le savant académicien, le premier usage qu'aurait fait l'homme de l'instinct plastique serait de calmer la terreur dont son âme est obsédée, en se créant des divinités protectrices qui veilleraient sur lui dans la tombe; en particulier, les idoles féminines seraient « la déesse de la vie et de la fécondité qui, après avoir protégé l'homme pendant les courtes années qu'il avait passées sous le soleil, l'accompagnerait dans le sépulcre, et le défendrait contre les menaces de cette ombre inexplorée ». M. Perrot, à l'appui de sa théorie, nous parle des *oushebti*, des répondantes déposées à côté du mort dans les tombes égyptiennes. Mais l'analogie me paraît aller à l'encontre de l'idée que ces figurines soient des divinités protectrices.

Les *oushebti* ne sont pas des déesses, ce sont des hommes ou des femmes tenant des instruments de labour, et prêts à venir participer aux travaux dès qu'on les appellera. Ce sont avant tout les compagnons ou les compagnes du mort. Voyez aussi les tombes de l'Ancien-Empire; les peintures si riches et si variées qui décorent les murs nous montrent le défunt non seulement au milieu de sa famille, mais parmi tous ses serviteurs, ses tenanciers, ses ouvriers, dans la foule desquels il se promène en souverain. Dans la tombe de la XI^e dynastie où il n'y a pas de peintures, nous trouvons des figures en bois occupées aux mêmes travaux que celles qui étaient peintes sur les murailles.

La crainte qui semble surtout hanter la mort, ce n'est pas tant celle des dangers contre lesquels il désire être protégé que celle de la solitude; il lui répugne d'être seul, enfermé dans l'étroit réduit de sa tombe. Il lui faut de la société, de la compagnie. Aussi, presque toujours, ces figures ont la forme humaine, sans aucune marque distinctive d'une divinité; ce sont simplement les compagnons ou les compagnes du défunt. Les femmes sont en majorité dans les tombes grecques; il en est qui sont représentées tenant un nouveau-né; c'est que le défunt est censé les avoir rendues mères. A Negadeh, il y a des figures masculines. Il y a des nains, et même des naines (pl. V). A ces figures-là faut-il leur assigner un caractère divin? Je ne le crois pas plus que pour les autres. On sait que les nains apparaissent dans des inscriptions très anciennes. Ce sont  qu'on fait venir d'Afrique ou du pays de Pount pour danser, et qui dansent même devant le dieu que vient rejoindre le roi Pepi après sa mort. « C'est le *deng*, des danses du dieu, le plaisir du dieu devant son grand trône, » nous est-il dit dans une inscription des pyramides. Ces nains divertissent le défunt dans sa tombe³: ils dansent devant lui dans l'autre monde.

Je ne m'explique pas bien ce que signifie la figure barbue qui est au milieu de la planche V; elle appartenait peut-être au manche d'une arme ou d'un instrument. La

1. PERROT et CHIFFEZ, VII, fig. 21, 23, 25.

2. Id., VI, p. 756-760; VII, p. 148.

3. SCHIAPARELLI, *Una Tomba Egiziana inedita*, p. 29; ERMAN, *Deutsche Morg.*, p. 594.

4. Je suis tenté d'attribuer la même destination aux musiciens d'Amorgos (PERROT, VI, fig. 358 et 359). Ils sont là pour amuser le mort.

même planche nous montre quatre figures masculines debout, lesquelles diffèrent par la manière dont les yeux sont faits. Pour les unes, ce sont de simples trous ronds; dans d'autres, dont le travail est beaucoup plus soigné, l'œil est rapporté, et la prunelle est incrustée. Toutes ces figures masculines se distinguent par un gros cornet ou étui qui cache les parties génitales, et qui tient par une étroite ceinture, très visible dans les figurines de droite. Dans l'une d'elles, celle qui est la plus rapprochée du bord, le saillant du cornet comme celui de la poitrine, et le bout des pieds sont cassés. L'ivoire s'est écaillé, ce qui est le cas dans d'autres figurines de la collection.

Ce cornet ou cet étui m'amène au monument le plus important de cette série. On ne peut plus l'appeler une figurine. C'est une statuette qui vient de la même trouvaille et qui est en une sorte de basalte ou de porphyre brun (pl. VI). Elle a 40 centimètres de haut, et représente un homme debout, les deux bras allongés le long des jambes. Malheureusement les pieds manquent, ainsi que le bout du nez. Telle qu'elle est, cette statue se rapproche déjà bien plus de la sculpture égyptienne proprement dite que les figurines d'ivoire. Il est probable que c'est la plus ancienne statue égyptienne que nous possédions. On remarque déjà la carrure des épaules et l'amincissement de la taille. Cependant, si les muscles des épaules et du haut des bras sont très forts, les pectoraux n'existent pour ainsi dire pas, et ce personnage a la poitrine creuse. Le buste est très mince, et n'a aucun développement en profondeur, ce qui fait ressortir d'autant mieux la dolichocéphalie très prononcée. Avec cela, quoique les lèvres soient saillantes, il n'y a aucun prognathisme, ce n'est point un type nègre; le menton est plutôt effacé comme dans les figurines d'Athènes.

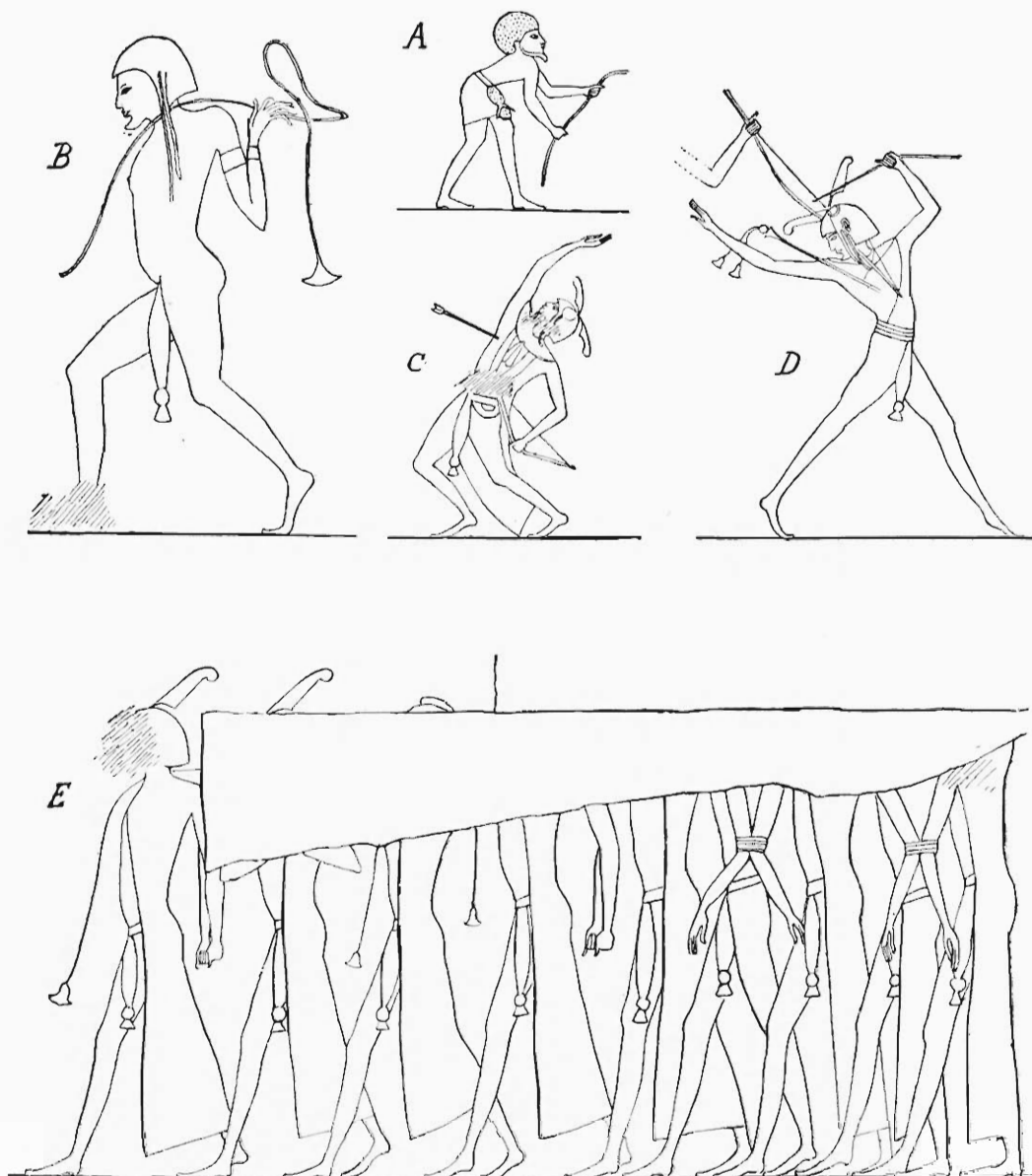
Devons-nous voir en lui un roi? La question me paraît fort douteuse. Il est certain qu'il n'a pas d'uræus, mais le roi de la palette d'El-Kab n'en a pas non plus, et il est fort possible qu'à cette époque reculée, ce serpent n'eût pas encore été adopté comme l'insigne de la royauté. Quant à l'enveloppe qui entoure la tête, couvre le bas des joues et le menton, et se termine en pointe sur la poitrine, ce peut être une coiffure, mais on peut l'interpréter aussi comme une représentation conventionnelle ou enfantine de la chevelure et de la barbe.

Ce qui est le plus caractéristique dans cette statue, c'est le gros étui ou cornet qui, tenant par une étroite ceinture, couvre les parties génitales. Nous l'avons déjà vu aux figures d'ivoire. Il semble que, dans les deux cas, il soit fait d'une matière résistante, telle que du métal, du bois ou du cuir épais. Ce cornet remonte jusqu'au milieu du ventre. Il se compose d'un cylindre auquel s'en joint un autre plus mince, à l'origine duquel sont deux protubérances ovoïdes qui cherchent à imiter la nature. Un étui du même genre se voit sur le fragment de palette d'ardoise, actuellement au Louvre et publié d'abord par M. Heuzey, puis par M. Steindorff¹. Le personnage à barbe pointue qui est foulé aux pieds par le buffle porte un cornet tout semblable à celui de la statue.

1. VOIR DE MORGAN, *Ethnogr. préhistor.*, pl. XI. Je ne puis m'empêcher de faire remarquer que, dans l'un des gobelets de Vaphio, le personnage qui tient le bœuf par une corde porte un cornet tout semblable (PERROT, VI, fig. 370). Je crois que cet étui diminué et réduit à une simple plaque est devenu le *μίτρα* ou *μίτρα*.

Enfin, sur la palette découverte par M. Quibell à El-Kab, les personnages aussi à barbe pointue qui tiennent les deux grands félins ont également les parties génitales enfermées dans de gros fourreaux faits d'une matière souple comme de la peau ou une étoffe épaisse (fig. A).

Si nous descendons de bien des siècles dans l'histoire, et que nous consultions les



bas-reliefs du Nouvel-Empire, nous voyons toute une catégorie de peuples ennemis de XIX^e dynastie, qui sont représentés portant une sorte de fourreau qui devait être d'une étoffe rigide et épaisse, si ce n'est en cuir, car il pend toujours verticalement et n'est point soulevé ou dérangé par la marche, comme le seraient les bouts d'une ceinture. Ce fourreau rappelle celui du personnage d'El-Kab; il tient en général à une ceinture

étroite (fig. D, E), c'est le cas le plus fréquent, ou à un baudrier très long, dont une boucle est engagée dans la ceinture, de manière à permettre un mouvement violent du corps de côté ou en arrière (fig. C). Il peut aussi arriver que, comme aux figures d'ivoire, la ceinture ne soit pas visible (fig. B), sans doute parce qu'elle était très étroite. Les peuples qui portent ce fourreau¹ sont toujours des populations appartenant au groupe africain. Les figures que j'ai réunies ici sont tirées des campagnes de Sêti I^{er} contre les Africains, les les Tehennou, qu'on trouve à Karnak ou dans le temple de Beit el-Oually². Le Libyen a aussi le même insigne³. Dans les représentations où l'on voit le roi frappant de sa massue un faisceau d'ennemis, c'est ce fourreau qui distingue les Africains⁴, avec la barbe pointue, et la boucle de cheveux ou la chevelure descendant jusque sur la poitrine. Ce fourreau, ce cornet, est donc une tradition, un trait caractéristique de ce groupe libyen, qui, sous la XIX^e dynastie, s'allie aux peuples de la Méditerranée pour marcher sur l'Égypte. Sous le Nouvel-Empire, les Africains sont appelés peuples du Nord, mais, à en croire l'inscription de Hirschuf⁵, sous la VI^e dynastie, ils s'étendaient très loin dans le centre de l'Afrique.

Ce trait de mœurs est important, car il vient à l'appui d'une idée qui a été développée par MM. Maspero et Petrie : c'est que le fond de l'ancienne population égyptienne est africain. Le personnage de Negadeh est de même race que les Libyens ; c'est donc un habitant de l'Afrique, et si sous la VI^e dynastie nous trouvons les Tamahou, l'une des branches de ce groupe, sur le Haut-Nil, tandis que plus tard ils seront beaucoup plus au Nord, il n'est guère possible d'admettre que cette population soit entrée en Égypte par l'isthme de Suez.

Si ce cornet, cet étui, est un usage libyen, je crois que nous en connaissons le nom en égyptien, et que nous avons là l'explication d'un mot sur lequel on a longuement discuté : ce cornet s'appelle . Je ne rappellerai pas les opinions très divergentes qui ont été émises sur le sens de ce mot⁶ ; mais il me semble que, maintenant, l'interprétation du compte des morts dans la fameuse inscription de Menéptah est facile. Nous lisons, l. 51 :

« Les Libyens tués, on apporte leurs phallus dans leurs cornets », tandis que, pour les Akaiousha (l. 54) : « qui n'ont pas de cornets », on apporte leurs mains, . Je croirais que ces mains devaient avoir quelque chose de particulier, car le texte paraît faire une différence entre et et .

1. BRUGSCH, *Geogr. Inschr.*, II, p. 79, l'appelle « eine eigenthümliche von vorn herabhängende Schleife ».

2. ROSELLINI, *Mon. Stor.*, pl. 54-56, 69.

3. LEPSIUS, *Denkm.*, III, 209, A.

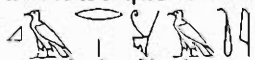
4. LEPSIUS, *Denkm.*, III, 140, 186, 194. Voyez aussi ROSELLINI, *Mon. Stor.*, pl. 60, 69, 73, 111, 112.

5. SCHIAPARELLI, *Una Tomba Egiziana*, p. 27.

6. Voir BRUGSCH, *Zeitschr.*, 1876, p. 127 ; MAX MÜLLER, *Proceedings*, X, p. 149, et *Asien und Europa*, p. 338 ; BONDI, *Hebr. Lexicon*, p. 92 ; CHABAS, *Ant. hist.*, p. 239, etc.

7. L. 46, il y a un passage qui se rapporte aux mains des peuples qui étaient avec les Libyens. Ce passage que je ne comprends pas contient peut-être la solution de cette question.

L'étui, le cornet phallique devait être un insigne, la marque distinctive d'une race, quelque chose qui établissait la condition ou le rang de l'individu, comme de nos jours la longue tresse de cheveux que les Chinois laissent pendre le long de leur dos. Les Libyens tiennent à ce qu'on le voie; ils ne portent pas de pagne, et leurs longs manteaux, faits d'étoffes bigarrées, ne sont pas fermés par devant. Il me semble fort probable qu'on les enlevait aux prisonniers; cela les faisait déchoir et les ravalait à la condition d'esclaves ordinaires. C'est le cas pour les prisonniers libyens qu'on amène à Ramsès III'.

Revenant à la figure d'albâtre que nous avons étudiée en premier lieu (pl. I), je crois que c'est l'un de ces  qu'elle tient à la main. Ce serait donc un emblème phallique, comme je le disais au début.

Le fait le plus saillant qui me semble ressortir de l'étude de ces figures, c'est la constatation du caractère africain de la civilisation de l'époque thinite. S'il en est ainsi, il me semble impossible qu'il n'en soit pas resté des traces dans les mœurs, les arts et la vie matérielle des Égyptiens, tels que nous les connaissons depuis la IV^e dynastie, et surtout dans la langue. Nous touchons là un côté de la philologie égyptienne qui, à mon sens, a été trop négligé. Si le fonds de la population égyptienne était africain, il est naturel de chercher dans certaines langues africaines, peut-être même jusque dans les langues bantou, la solution des difficultés qui nous arrêtent encore aujourd'hui, plutôt que de vouloir d'emblée adapter à la langue égyptienne un cadre sémitique auquel elle ne se plie que mal². Sans doute, il y a dans l'égyptien des éléments sémitiques, mais il y en a aussi d'autres, et plus nous pénétrerons dans ces âges reculés dont nous commençons à entrevoir le caractère et la durée, plus nous nous éloignerons des Sémites, et de leur influence sur la civilisation égyptienne et sur la langue.

1. ROSELLINI, *Mon. Stor.*, pl. 125.

2. MASPERO, *Recueil*, vol. XXI, p. 157.

